

## Des films

Manouk Borzakian

13 mars 2010

# Shutter Island (M.Scorsese)



## *De l'insularité de l'esprit humain à celle du monde*

Année 1954, au large de Boston. Prenez une île abritant un hôpital psychiatrique pour meurtriers psychopathes, faites s'évanouir dans des conditions tout à fait inexplicables l'une des patientes, glissez un petit papier avec un code bizarre sous le lit de la disparue, ajoutez une tempête qui isole temporairement cette même île quelques heures après l'arrivée des deux marshals chargés de l'enquête, et vous avez les ingrédients de l'excellent polar de Dennis Lehane, auteur qui semble désormais destiné à voir un de ses romans adapté par Hollywood tous les trois ou quatre ans, après *Mystic River* et *Gone Baby Gone*.

C'est cette fois-ci Martin Scorsese qui s'est emparé du projet, et qui en a profité pour retrouver une inspiration qui semblait l'avoir quitté depuis quelques films. L'arrivée des deux policiers sur l'île, succession de travellings avant rythmés par l'ouverture successive des grilles imposantes de l'hôpital, grand moment de plongée dans l'inconscient du héros, lance magnifiquement le film. Vous avez deux heures et quart ? Allongez-vous, l'analyse commence.

Car l'intrigue, aussi palpitante soit-elle, ne fait que servir de prétexte à un exercice d'investigation des moindres recoins de l'esprit torturé du marshal Teddy Daniels, pour une psychothérapie accélérée mais terriblement - dans tous les sens du terme - efficace. Avant même d'entrer dans la salle, l'affiche nous renseigne sur les références expressionnistes du réalisateur et le projet qu'elles soutiennent. L'évasion de la patiente, l'enquête, les interrogatoires, tout ça est secondaire : Teddy Daniels-Leonardo Di Caprio, dont la femme a perdu la vie à cause d'un pyromane, craque une allumette pour explorer son monde intérieur,

symbolisé par une île dont le nom ne signifie pas seulement volet mais désigne également l'obturateur d'un appareil photo... ou encore le guichet d'un confessionnal.

L'île entourée de brume comme un esprit enfermé dans son monde, le cerveau en pleine effervescence comme une île assaillie par une tempête qui tourne à l'ouragan, l'introspection comme un jeu de piste à rebondissements, voilà donc la raison d'être de l'adaptation de Scorsese. Celui-ci situe approximativement au centre de l'île l'espace organisé, repéré, réglé des deux principaux pavillons de l'hôpital, ainsi que les bâtiments réservés au personnel. Les patients eux-mêmes, occupés par exemple à ratisser la pelouse, participent au maintien de cet ordre, sous la surveillance de leurs médecins et de gardiens en uniforme solidement armés. A quelques dizaines ou centaines de mètres, l'inquiétant pavillon " C ", un vieux fort où sont enfermés les patients les plus dangereux : allure extérieure peu avenante, escaliers en métal, lumière incertaine, barreaux rouillés, rien de très réjouissant dans ce fort mais la présence de gardiens atteste encore d'une forme de contrôle, de norme. Autour, au contraire, plus aucune trace d'humanisation en dehors d'une route et d'un cimetière. Une forêt dense, des falaises hitchcockiennes sont tour à tour visitées par le héros, qui en explore les moindres recoins. Entre autres un caveau du cimetière, puis une grotte, qui lui servent de refuge avant qu'il ne parvienne au phare, objectif - très freudien, faut-il le souligner - de sa quête, où il finira par comprendre par quel genre de démons l'île et lui-même sont habités.

Scorsese se prête au jeu du film de genre avec gourmandise. Il multiplie les effets de caméra comme les nombreux travellings circulaires qui enveloppent les personnages ou les plongées vertigineuses du haut d'une falaise. Il revisite aussi nos angoisses, parfois en nous les mettant sous les yeux - un frisson parcourt la salle lorsque apparaissent, semblant sortis de nulle part, des rats par milliers sous les pieds du héros - et plus souvent en les suggérant hors-champ. Mais au-delà de l'exercice de style, une grande partie de l'intérêt de l'adaptation réside dans la multiplicité des lectures possibles du film, suivant l'échelle retenue.

[Shutter Island](#) pourrait bien en effet figurer la conscience de l'Amérique ou du Monde tout autant que celle du héros, ce que laissent notamment penser les longs et nombreux flashbacks où le soldat Daniels participe à la libération de Dachau. Cette expérience traumatisante vient justifier son attitude actuelle, à commencer par son agressivité envers l'un des psychiatres de l'hôpital, dont l'accent trahit l'origine allemande. Elle pourrait aussi bien justifier les étranges soupçons du marshal : l'île se contente-t-elle d'abriter un asile et n'est-elle pas également le théâtre d'expériences sur le cerveau humain, en plein Guerre froide ? Quant aux patients, pas si fous, certains ne cachent pas leur satisfaction de demeurer enfermés, à l'abri des catastrophes qui guettent la planète, comme cette mystérieuse bombe à hydrogène qui peut détruire des villes entières.

Scorsese interroge notre paranoïa ordinaire et brouille les pistes en apportant des réponses contradictoires aux questions qu'il soulève. Le tout sur une île qui a tout d'un Monde au sens plein du terme, puisqu'en dehors des séquences de flashbacks et des ouï-dire qui circulent parmi les patients, rigoureusement rien n'atteste de l'existence d'une réalité extérieure à l'île. Dans ce monde se joue l'affrontement entre le bien et le mal, à travers le voile de nos peurs et de nos névroses individuelles et collectives.

Manouk Borzakian

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)